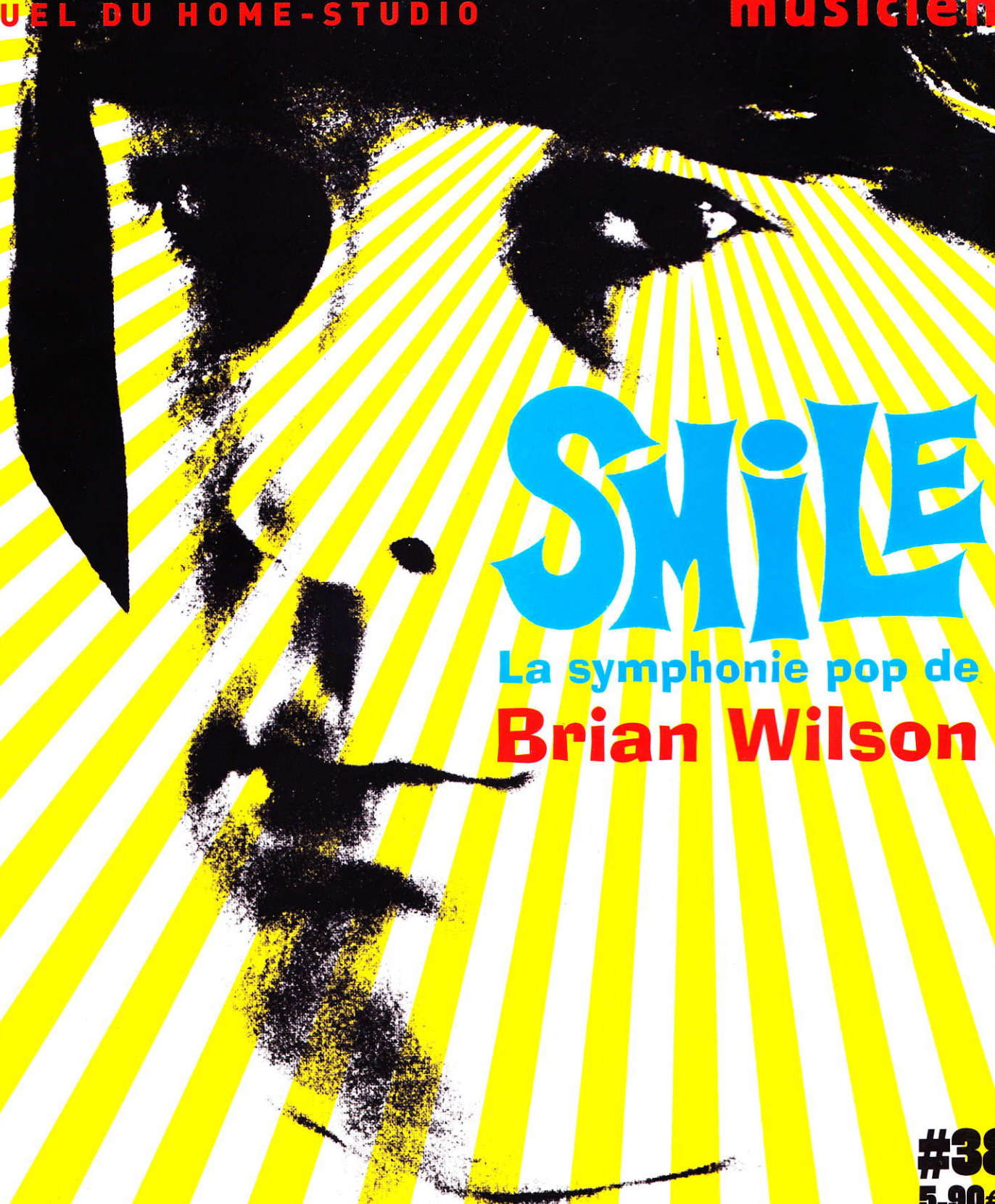


RECORDING

LE MENSUEL DU HOME-STUDIO

musicien



SMILE

La symphonie pop de
Brian Wilson

#38
5,90€

M 06730 - 38 - F: 5,90 €



Dossier





SMILE

la symphonie (enfin) achevée

Brian Wilson a achevé son grand œuvre, sa symphonie fantastique, son ode mystique, devenue mythique. Qu'est-il arrivé au compositeur de 66, si prompt à composer, inventer, enregistrer ? Quels démons l'ont poussé à décaler la sortie de « Smile » pour ensuite l'annuler et finir par nier son existence ? En 2003, les démons s'endorment, Wilson fouille les archives. Quelques mois plus tard, « Smile » est là. Enfin.



Un bac à sable dans le salon. Une tente à psychotropes dans le jardin. Des enregistrements au fond d'une piscine vide. Des musiciens de session qui chantent dans leurs instruments et qui harmonisent avec des légumes. Un orchestre qui porte des casques de pompiers. Une série d'incendies dans Los Angeles. L'humour et la paranoïa, « *l'amour universel* », Mike Love et de très mauvaises ondes. Et surtout la musique la plus inventive, la plus délirante issue de la période la plus créative de la pop music. Aucune histoire n'égale celle de « *Smile* », le mythique album « perdu » des Beach Boys, le disque que Brian Wilson, alors à son sommet, commença à enregistrer en 66 à l'âge de 24 ans, pour l'abandonner en 67, terrifié et cloîtré dans son lit. Le chef-d'œuvre inachevé dormait sur les étagères

poussiéreuses de Capitol depuis trois décennies. Certains morceaux ont été réenregistrés par les Beach Boys (sur le trompeur « *Smiley Smile* », sorti en 67). D'autres titres se sont retrouvés sur des disques pirates, ou plus récemment sur des sites internet dans la catégorie « *éditez vous-même votre propre "Smile"* ». Pendant ce temps, le seul homme qui détenait la clé du mystère restait silencieux, refusant même d'admettre l'existence du projet. L'impensable s'est produit il y a quelques mois : Brian Wilson s'est repenché sur les bandes de « *Smile* ». Il a ensuite fait appel à son parolier, Van Dyke Parks, et a terminé l'album.

« Des trous dans les archives »

Septembre 2004. Un après-midi californien ensoleillé. Brian Wilson est dans la salle d'écoute de sa maison, assis dans un confortable fauteuil de velours. Le fauteuil à l'air rassurant. Wilson n'est

pas rassuré. Ce manque d'assurance est amplifié par sa diction, courte et par à-coups. Les doigts de sa main droite tapotent nerveusement un rythme sur ses genoux. Les interviews ne sont pas son passe-temps favori. « *Parfois, je peux être très bavard, mais ça ne m'arrive pas souvent. J'ai tendance à décrocher quand j'entends d'autres personnes parler* », déclare-t-il. D'habitude vide et silencieuse, la pièce sombre et boisée qui, d'après Van Dyke Parks, correspond bien aux méthodes de travail monastiques de Wilson, est aujourd'hui en pleine effervescence.

Les Wondermints, le groupe de Los Angeles qui accompagne Brian Wilson depuis 99 et qui était présent lors des magnifiques concerts basés sur « *Pet Sounds* » en 2002, complètent leur deuxième interprétation des harmonies vocales de « *Smile* ». Le clavier Darian Sahanaja, leur leader, les guide, laptop sur les genoux. Ses lunettes à monture épaisse et sa coupe de cheveux anarchique le font

ressembler à un jeune savant fou. « J'étais juste le secrétaire », sourit Sahananja. « Un jour, dans le bus de tournée, Melinda, l'épouse de Brian, m'a dit qu'on ne pourrait pas surpasser la tournée Pet Sounds à moins de réaliser quelque chose d'encore plus fou, comme recréer "Smile". On avait déjà joué un tiers de l'album en public, des titres comme Heroes and Villains, Our Prayer, Cabin Essence. Il semblait évident qu'une énergie nouvelle nous entraînait dans cette direction. »

Durant l'hiver 2003, les Wondermints visitent les archives à la recherche des bandes multipistes. « Il y a une part de vérité dans la rumeur qui voudrait qu'une partie des bandes ait été perdue ou détruite. Il y avait des trous dans les archives », explique Sahananja. Après avoir récupéré ce qui était disponible, Sahananja charge les bandes dans son laptop et remet le résultat à leur créateur. « Darian me les a fait écouter », commente Brian Wilson. « Je me suis retrouvé en un instant à l'époque où je composais ces titres. » Était-ce une époque agréable ? « Non », répond Wilson.

L'amour dans les voix

« Les voix sont ma partie préférée de l'album. C'est là que se trouve l'amour : dans les voix », continue Wilson. Pour quelqu'un qui en a été privé la plupart de sa vie, Brian Wilson parle beaucoup d'amour. Il le brandit comme une amulette face aux ténèbres d'une innocence perdue.

Mai 66. « Pet Sounds » est acclamé par la critique. L'album constitue un sommet créatif pour Brian Wilson, qui se sent de taille à égaler le talent de John Lennon et Paul McCartney. Dès 64, Wilson décide d'abandonner les concerts avec les Beach Boys suite à une dépression nerveuse. « Ce n'était pas à cause du trac. Je voulais juste continuer à écrire des chansons pour les Beach Boys pendant qu'ils étaient en tournée. Lorsqu'ils revenaient, ils pouvaient overdubber leurs voix sur les morceaux, et ça fonctionnait bien comme ça. » En fait, Wilson a démarré l'enregistrement de « Smile » pendant les sessions de « Pet Sounds », en compagnie du songwriter Van Dyke Parks, un pianiste classique et ancien acteur âgé de 22 ans. Wilson : « On travaillait très vite. Nous étions jeunes et pleins d'énergie. L'inspiration nous venait facilement, les chansons s'écrivaient très rapidement. » Van Dyke Parks : « Heroes and Villains est le premier titre sur lequel nous avons collaboré. Brian a joué une mélodie qui m'a rappelé El Paso, une ballade country qui racontait une histoire. Je lui ai demandé comment il voulait intituler le morceau. Il m'a répondu Heroes and Villains. J'ai imaginé un scénario et cinq heures plus tard, le morceau était terminé. » « Cabin Essence a nécessité deux jours d'enregistrement. Wonderful

une journée. On commençait à midi tous les jours et on terminait à six heures, tous les jours », poursuit Wilson, même si Van Dyke se souvient de temps d'enregistrement plus longs.

Un album américain

À quel moment Wilson a-t-il décidé de transformer « Smile » en concept album ? « J'ai eu un flash, une réaction spontanée. On enregistrait section par section, des petites séquences que nous avons ensuite reliées. Le thème principal était l'Amérique », répond Wilson. Van Dyke Parks : « Deux types se trouvent dans une pièce décident que, malgré les Beatles, le Vietnam et tout le reste, ils sont américains. Nous étions en compétition avec les Anglais. Je me souviens d'une affiche géante sur Sunset Boulevard qui annonçait "Les Beatles arrivent". Qu'est-ce que c'est ? Une maladie ? Quand Brian et moi nous sommes mis au travail, nous avons fait comme si nous avions lu tout E.E. Cummings, les grands poètes beat et Walt Whitman pour enregistrer un disque pas tant rock'n'roll que ça, quelque chose de joli. Et américain. »

C'est à cette époque que Brian construit une tente destinée à abriter ses activités hallucinogènes au rez-de-chaussée de sa maison de Bel Air. « Je croyais que ça pouvait stimuler la création. On fumait de la marijuana et on prenait du LSD dans la tente. Je fumais beaucoup, tous les jours. Ça m'a aidé à entrer plus profondément dans la musique, mais ça m'a aussi fait peur. » Quels étaient les effets de l'acide sur Wilson ? « J'ai le souvenir d'une expérience religieuse. Je crois que ma musique est spirituelle. Nous sonnions comme une chorale d'enfants. L'innocence... Our Prayer ressemble à du Bach. » L'acide a-t-il influencé la musique de Brian Wilson ? « Oui. Dès que j'ai commencé à en prendre, je me suis senti plus créatif. Je me suis précipité sur le piano et j'ai écrit California Girls. » Quel était l'impact de la drogue sur « Smile » ? « Aucun. » Van Dyke Parks : « Je n'ai jamais pris d'acide et je n'en ai pas vu la moindre trace lors de l'enregistrement. Je n'ai rien contre la marijuana, mais je sais que Brian était fortement opposé à l'acide. L'expérience du LSD est très schizophrénique et potentiellement très dangereuse. »

« Dès que j'ai pris de l'acide, je me suis senti plus créatif. Je me suis précipité sur le piano et j'ai écrit California Girls. »

Carotte, tente, sable et acide

On raconte que Paul McCartney aurait enregistré une partie de basse en studio. « C'est faux », rétorque Wilson. Il aurait aussi mâché une carotte pour les besoins de l'enregistrement. « Ça, c'est vrai. Il a mâché une carotte. On enregistrait Vega-Tables, il y avait des carottes et du céleri sur la table de mixage. Paul est arrivé et je lui ai proposé une carotte. » Van Dyke Parks : « Pendant l'absence de Brian, les Beatles sont entrés dans le studio et ont écouté ce qu'il faisait sur "Smile". Il a senti qu'on piétinait son jardin secret. Ça l'a beaucoup perturbé. » Les Beatles étaient-ils des rivaux pour Wilson ? « Nous n'étions pas rivaux, juste des partenaires de compétition. » Wilson explique qu'il éprouvait les mêmes sentiments à l'égard des autres groupes anglais, et se souvient de son intrusion lors d'un enregistrement des Rolling Stones. « J'étais tellement stoned que je n'ai jamais pu trouver la porte », sourit-il.

Pourquoi Brian Wilson a-t-il installé un bac à sable géant dans son salon ? « Pour l'inspiration. Je pensais pouvoir recréer l'ambiance de l'océan et de la plage. Le bac à sable était très grand, et le piano était installé au milieu. Quand Van Dyke est venu à la maison, il m'a demandé : "Qu'est-ce que c'est ?" Je lui ai répondu : "Un bac à sable." "Pourquoi faire ?" "On est à la plage, on est à la plage !" C'était juste pour stimuler l'écriture et pour créer une ambiance magique. » Quelles chansons y ont été écrites ? « Heroes and Villains, Surf's Up, Wonderful et Cabin Essence. » Malheureusement, l'épouse de Wilson a fait démonter le bac à sable le jour où elle a réalisé que les chiens de la maison s'en servaient comme litier.

Piscine et pompiers

« On expérimentait tout le temps », continue Wilson. « On se servait de tout ce qui nous tombait sous la main pour créer des sons différents : bouteilles, boî-

Histoire et écologie

Depuis trente-sept ans, de nombreux fans s'acharnent à disséquer le sens caché des textes de Brian Wilson. Selon la théorie la plus répandue, « Smile » célèbre tout d'abord l'expansion des pionniers américains et raconte leur voyage d'est (Plymouth, en Nouvelle-Angleterre, lieu d'arrivée du Mayflower, mentionné dans Roll Plymouth Rock) en ouest (In Blue Hawaii). En chemin, l'auditeur traverse des décors de western (Heroes and Villains, la grange de Barnyard, l'ambiance saloon de Wonderful et la plainte de cow-boys You Are My Sunshine). Cabin Essence conclut la première partie de « Smile »

avec une coda où le banjo se transforme en sarod (instrument traditionnel asiatique), une transition résumant la construction des chemins de fer en direction de San Francisco par les immigrants chinois. Principalement axée autour des préoccupations écologiques de Wilson, la deuxième partie de « Smile » est consacrée à « la suite des éléments » : l'air est représenté par Wind Chimes, la terre par Vega-tables, le feu par Fire, inclus dans Mrs. O'Leary's Cow dans la version 2004 de « Smile », et l'eau par In Blue Hawaii, qui reprend les chœurs de Cool, Cool Water, un titre de « Sunflower » (70).



tes de conserve, câbles, scies à métaux, rabots... Nous avons aussi utilisé la piscine vide pour enregistrer quelques titres. » L'enregistrement de *Fire*, une partie de « la suite des éléments » (voir encadré), fait partie de la légende. Wilson met le feu à un seau dans le studio, et demande aux musiciens présents d'enfiler des casques de pompiers achetés dans un magasin de jouets « pour se mettre dans l'ambiance ». Les choses tournent à l'aigre quand Wilson réalise que trois incendies majeurs ont eu lieu en Californie pendant l'enregistrement du titre en question. « Je pensais que c'était de notre faute », se souvient-il.

Un processus d'assemblage

Cette expérience pousse Wilson à remiser les bandes de *Fire*. « On les a mises de côté. J'ignore où elles se trouvent aujourd'hui. » Van Dyke Parks n'a pas la moindre idée non plus de l'endroit où elles sont entreposées. « Je n'étais pas présent lors de la session, et je ne voulais pas l'être. Il se passait des choses bizarres. J'ai assisté à des enregistrements dans une grange et je me suis dit : ok, il est peut-être temps de partir avant le vrai feu d'artifice. »

Novembre 66, le « feu d'artifice » se produit au retour de la tournée anglaise des Beach Boys. Au Royaume-Uni, les Beach Boys succèdent aux Beatles au rang de meilleur groupe vocal international lors des New Musical Express Awards.

Good Vibrations, leur nouveau single, est en tête des charts des deux côtés de l'Atlantique. Le résultat de soixante jours de travail et de dix séances dans quatre studios différents inaugure une nouvelle façon de travailler pour Brian Wilson. Il ne s'agit plus de capturer une performance, mais de s'adonner à un authentique processus d'assemblage. Les autres Beach Boys n'étaient pas prêts. « Ils n'avaient plus qu'à poser leurs voix sur la bande », se souvient Wilson. Incompréhension et colère des Beach Boys. Pour eux, la « symphonie adolescente » de Brian Wilson est « un truc de cinglé », une « connerie ». Pour Mike Love, le cousin de Wilson, « Smile » est un « album entier sur la folie de Brian ». Sur un disque pirate, on peut entendre Love s'écrier « apportez-moi un godemiché » après un play-back de *Heroes and Villains*. Le mépris de Mike Love pour les textes de Van Dyke Parks aura pour conséquence le départ du parolier.

Le monde de Brian Wilson

Wilson se retrouve seul et doit désormais affronter ce que Parks a appelé « l'offense capitale de Capitol ». La maison de disques réclame 18 millions de dollars aux Beach Boys lors de l'enregistrement de « Smile ». Malgré le différend opposant le groupe au label, la sortie de « Smile » est annoncée pour le 1^{er} janvier 67. Brian décide de repousser la sortie au 15 janvier, mais envoie tout de même à Capitol la liste des morceaux de l'al-

bum. Le label se prépare à capitaliser le succès des Beach Boys et imprime une publicité dans le *Billboard* de décembre en invitant le public à « regarder ! écouter ! vibrer ! SOURIRE ! » en découvrant « l'excitant album en couleurs basé sur le monde de Brian Wilson ».

En février, les Beach Boys (qui n'ont toujours pas sorti « Smile ») intentent à leur tour un procès à Capitol et demandent à quitter le label. Le litige dure cinq mois et se conclut par un accord autorisant les Beach Boys à créer leur propre label, Brother Records. Confronté à ses propres démons et à la pression extérieure, Wilson se retrouve « le cerveau grillé ». Beaucoup s'accordent à dire que la raison précise de l'abandon de « Smile » coïncide avec la parution de « Sgt. Pepper », l'album concept des Beatles sorti avant que Wilson n'achève « Smile ». « Ce n'était pas le bon moment pour proposer ces chansons au public. Elles n'étaient pas assez commerciales », déclare Wilson sur une radio en 68. Aujourd'hui, Wilson maintient son point de vue : « On ne voulait pas sortir "Smile" car il était trop étrange. Trop étrange... » Et si « Smile » était sorti avant « Sgt. Pepper » ? Wilson hésite. « "Sgt. Pepper" était bien aussi... On peut arrêter l'interview ? » Wilson se lève de son fauteuil, murmure un remerciement et quitte la pièce.

Sylvie Simmons/Mojo/
Planet Syndication

Brian Wilson « Smile » (Nonesuch/Warner)
Remerciements à Charles Aurambaut